

# WALLOBIRZINE n° 33



**Le leader des Kinks a été fait Commandeur de l'Empire britannique par Elizabeth II en mars 2004, peu après qu'il eut reçu une balle dans la jambe lors d'un cambriolage. A cette occasion, et selon les dires du chanteur, la reine lui aurait glissé : « Si je tenais les bâtards qui vous ont fait ça ! »**

# Sha-La-La-La-Lee



## CHAPITRE I

**Le truc il ne l'avait pas vécu à l'intérieur comme quand tu fais intégralement partie d'un mouvement, d'une communauté. Non. Pour lui cela s'était passé carrément autrement. De par son éloignement il l'avait vécu différemment, mais était allé à l'essentiel.**

**Il avait trouvé dans ce style de musique une correspondance à sa vie sociale et à son amour, et rien ne pouvait en expliquer l'attrait aussi viscéral. C'était en lui, et pour toujours.**

\*\*\*\*\*

Quand il ferma ses yeux pour l'embrasser, il se retrouva immergé par une vague sentimentale absolument considérable. Sa tête devenait un juke-box où ressortait toutes ces heures passées à écouter cette musique qui avait fait de lui ce qu'il était devenu. Certain appelle cela de la nostalgie, lui il ressentait cet instant comme un moment de pureté. C'était aussi simple que cela, et dans cette pureté résidait toute la beauté.

Il avait suffi d'un baiser et voilà à nouveau que l'avenir s'ouvrait à lui comme un nouveau monde immense à explorer. Tout devenait à nouveau possible. Remettre les gants et remonter sur le ring de la vie, même si à ce moment là il discernait la peur maladroite au bout de ses mains quand il effleura un bout de son tissu, ainsi qu'un bonheur érotique inextinguible dans chaque caresse. Leurs corps s'épousèrent en fondant comme de la glaise que l'on malaxe pour donner forme et vie, tout s'enchaîna comme on respire sans y penser, avec la fluidité de l'apesanteur sous l'eau, jusqu'à ce que tout ne soit plus qu'amour.

A son réveil, le soleil était déjà lumineux et il ria sans peine à la chaleur de la vie. Il se mit sur le côté du lit, la douceur du parquet sous ses pieds le poussa à se lever. Leurs affaires étaient éparpillées à tous les vents selon la précipitation du désir. Il se trouva irrésistiblement attiré par la clarté nouvelle émanant de la fenêtre. Ses pas flottaient dans une extase souveraine avec étourdissement, il posa son bras gauche contre l'angle du mur comme pour ne pas tomber, et appuya son front contre, puis il regarda la ville en train de fourmiller dans ses artères en répandant cette vision de gouffre impromptu que réserve l'audace et l'ennui. Il n'avait envie de rien de plus dans cet instant que se sentir la palpitation de sa vie autour du magma citadin. Il s'était toujours senti à part, hors norme, et ce matin-là encore plus.

Son bonheur présent lui remémora avec nostalgie une journée particulièrement burlesque en comparaison à sa béatitude actuelle.

Il se revoit ainsi à l'adolescence, avec les mains baignant dans la graisse, car cela faisait déjà plus de trois heures qu'il trafiquait ce moteur. Il en était arrivé à un point où son exaspération avait fini par s'arrêter sous le poids de la fatalité. Il n'avait jamais été un fin bricoleur, mais pourtant il se devait de réussir, c'était même crucial.

"Putain, mais c'est un monde de ne pas arriver à bricoler ce foutu scooter bon sang". Il balança les outils par dépit contre le sol en sentant la colère sourde transformer son exaspération en aigreur. L'engin était posé sur une bâche de fortune qu'il avait dégottée dans le débarras. Autour de lui la vie furetait son quotidien débonnaire avec une insolence détachée, alors qu'il était dans une galère insurmontable.

En fait, il ne lui manquait plus que le scoot pour parvenir à la tenue intégrale du véritable Mods. Cela faisait tellement longtemps qu'il essayait de trouver sa voie, de déchiffrer un sens à son existence terrestre. Mais maintenant c'était sûr de sûr, il était fait pour ce mode de vie. Le rhythm&blues, le rock anglais, ça lui avait cogné au piston d'emblée. Une attirance totale, pure, avec laquelle il s'affichait en tant qu'homme nouveau, et en même temps du siècle passé aussi.

Ce style musical étant considéré comme rétro, pourtant il s'était reconnu tout de suite dedans. Ce fût une véritable révélation, surtout qu'avant cela, et comme tout le monde, il s'était contenté de plagier la norme comme un mouton de Panurge. Être un Mods c'était aussi une façon de se démarquer, surtout dans son bled paumé de l'Aveyron.

Maintenant il essayait de bloquer l'allumage mais il y avait toujours un truc qui ne coïncidait pas dans la bonne marche du deux roues, il ressentait son incompetence et cela l'énervait au plus haut point d'être incapable de faire vrombir sa liberté.

Le vacarme de la ferme le décourageait aussi, puis tout ce fatras posé partout en tas de pus, amoncelé au cas où un jour on en aurait une utilité quelconque n'était qu'en train de moisir depuis. C'était devenu invivable pour lui la vie à la ferme, avec son lot de travaux ingrats et cette tenace odeur de purin sur vous en permanence, sur les habits, sur tout, puis tout ce bétail, c'était insupportable. Il ne se sentait plus du tout à sa place dans ce monde paysan.

Non rien à faire avec le scoot non plus, il ne voulait pas partir. Sa mère était en train de rentrer les vaches à l'étable avec l'aide des deux épagneuls bretons, elle lui fit un signe de tête par lequel il répondit la même chose avec une inconsciente habitude. Les bêtes marchaient d'un pas lourd, déposant parfois des bouses qu'il faudra nettoyer par la suite.

À la campagne le rock'n'roll est aussi fondamental qu'une paire de santiags pour aller moissonner. Dans les grandes villes, c'était différent, parce qu'une scène spécifique était possible. Alors se barrer d'ici et vivre dans une mégapole, cela devenait plus qu'une évidence, surtout s'il voulait vivre le truc jusqu'à son paroxysme. Merde on n'a qu'une vie.

Son album préféré c'était « Beat boys in the jet age » des Lambrettas. Celui-là il l'avait usé jusqu'à la couenne, incroyable comme le son de cet album est gigantesque, comme les titres sont tous simplement phénoménaux. Même si depuis il vouait un culte sans bornes à Paul Weller, jamais il n'avait ressenti un tel choc musical qu'avec les Lambrettas. Certainement parce que c'était une première sensation. Pourtant le groupe n'avait jamais vraiment eu le succès qu'il méritait, mais c'est souvent le cas dans le rock. Ce ne sont pas les meilleurs qui sont complimentés, loin de là. Si on prend un exemple concret avec le cas des Rolling Stones, qui reste un groupe de pilleur et qui se prend pour un dieu de l'Olympe, et bien jamais il n'a su pour quelle raison ils avaient glané un si grand succès ? Rien ne vaudra l'arrogance des Small Faces, la classe intégrale des Pretty Things, ou le panache des Who.

Son père passa sur son tracteur avec sa tronche de con des mauvais jours de tous les jours, des poules fuirent devant le mastodonte, et les roues crottées laissèrent derrière elles des traces marronnasses de son passage avec celles du bétail.

Mais à quoi bon rêver au milieu de toute cette merde collante ? Seul le rêve lui permettait pour le moment de vivre sa passion. Alors il lâcha les outils et essaya de se visualiser en train de rouler dans une grande agglomération, le long des boulevards, striant l'asphalte d'une morgue liberté. Muni d'un complet veston bien ajusté, c'était direction le disquaire.

Ça aussi c'était toute une aventure pour dégouter des disques dans la cambrousse. Mais avec internet il avait trouvé un blog où le gars d'origine argentine avait mis tous ses disques en téléchargement. Ainsi il avait pu découvrir cette culture à part entière. C'était assez incroyable, c'était comme une grande bibliothèque à laquelle vous aviez accès, vous pouviez vous cultiver, après cela, il avait commandé ses disques préférés au fur et à mesure.

Il était devenu un fin connaisseur, il pouvait en discuter dans des forums liés à ce style de musique. Depuis il avait des contacts à travers toute la France et même dans le monde. Son isolement lui avait pourtant permis d'échapper à la mode, à ce truc que les gens des villes poursuivent sans cesse, juste pour faire partie du truc branché du moment.

Il recommença à trifouiller dans le moteur en repoussant son découragement, parfois des animaux s'avançaient vers lui intrigués par sa bestiole. Même si il faisait doux à cette époque au soleil, la robustesse de la bâtisse allait bientôt lui ôter la chaleur par son ombre.

Bon là normalement c'était bon, il allait savoir si oui ou non son scooter allait démarrer. Il fut dépitier de ne rien attendre partir. Pourtant il avait fait exactement pareil que sur les vidéos du web, mais apparemment il y avait encore une sacrée couille dans le potage.

Sur ces entre-faits son père arriva, lui prit les outils des mains et se pencha d'un air perplexe sur ce tas de ferraille rouillé qu'il avait dû aller chercher jusqu'à Montpellier.

En un clin d'œil il trouva la panne, rien de bien méchant en fait, mais côté peinture, il avait du pain sur la planche le fiston. Il tourna la clé et la poignée, le scoot se mit à vrombir. Il n'avait jamais vu son fils sourire autant, cela l'avait ému de le voir si radieux. C'était un gamin studieux et un peu trop introverti à son goût, qui se cachait trop souvent sous les jupons de sa mère, mais depuis quelques temps, c'était plus le même gosse, il avait mûri très rapidement, il était presque méconnaissable, tout ça c'était venu de cette foutu anglaise, même si il devait reconnaître qu'elle l'avait dévergondé pour la bonne cause, car depuis, il était sûr que son fils, ce n'était pas un putain de PD.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE II

Lucas reprit soudainement ses esprits quand la rue commença sérieusement à s'agiter avec le cafouillage de la circulation, amplifiant l'exode de l'excitation humaine et son ineptie quotidienne à battre le pavé parisien. Puis il la regarda s'éveiller tendrement, jusqu'à ce qu'elle étire son corps sous le satin nuptial de cette nuit passionnelle où ils s'étaient retrouvés, aimés comme jamais. Il caressa ses lèvres avec douceur, regarda la finesse de sa peau, la cambrure de sa silhouette se lovant dans une pose à l'érotisme spectral. Il caressa avec prévenance et tendresse ses épaules tout en déposant un doux baiser sur sa nuque, puis il l'effleura jusqu'à qu'elle s'assoupisse, radieuse d'être veillée, ankylosée par un bonheur soupesant des années d'errances. Le simple fait de murmurer son prénom le fit replonger dans les limbes d'un spleen étincelant de souvenir.

Nina c'était la première, l'unique et véritable premier amour, le choc émotionnel qui te fait vibrer le cœur autour de 120 pulsations par minute, et taper le sang à la tempe à la moindre de ses apparitions. Elle était venue en vacances dans l'Aveyron, jamais on ne sut réellement pourquoi ses parents avaient choisi cette destination là plutôt que la méditerranée ? Mais bon voilà, les planètes s'étaient alignées et Venus s'était frottée à son pubis pendant que Cupidon décochait sa flèche dans son cœur à la seconde où il la découvrit. Faisait-il beau ? Pleuvait-il ? L'heure ? L'endroit exact ? Il ne sait plus rien de tout cela, le seul truc qu'il se souvient c'est que pour la première fois de sa vie il avait eu une érection rien qu'en regardant une fille.

Des britanniques dans ce bled perdu, faut vraiment être un con d'anglais pour venir se faire chier au beau milieu du vide campagnard de la France profonde. Pas de piscine, pas de lac, pas de mer, juste des champs en pente. Même la campagne anglaise est plus belle que ces fermes de pierres au toit sombre, avec ces grandes bâches de purin soutenues par de vieux pneus à l'entrée, et l'aboiement des chiens de chasseurs pour en faire battre la résonance peu accueillante.

1.

Cet été là il avait fait très beau et très chaud en plus. Chacun essayait de trouver ombrage et salut autour d'une sieste, d'un rafraîchissement quelconque. Il n'y avait pas grand monde en plein soleil à attendre que le temps s'égrène, sauf elle.

Elle se faisait chier la petite anglaise comme c'était pas permis, surtout avec ses parents en train de rattraper le temps perdu de leur couple.

Elle avait trouvé la gentillesse en moi au bord d'une petite route rejoignant le hameau, nous étions tous les deux seul et perdu, et d'un coup nous ne l'étions plus du tout.

« Nina » c'était vraiment bizarre ce prénom pour une anglaise, mais sa mère était d'origine espagnole. Moi Lucas Pessenti avec mes origines italiennes c'était peut-être cela qui nous avait rapprochés en premier lieu sans le savoir cette attirance/similitude latine. C'est elle qui est venue vers moi, bien entendu. J'en aurais été bien incapable, même si ce n'était pas l'envie qui me manquait. Je tournais sans arrêt autour d'elle, ne pouvant m'en empêcher. Heureusement qu'elle parlait le français, sinon, c'était foutu aussi. Elle était tellement hors norme, tout était génial avec elle, tout était si différent, et si facile. Elle m'a tout appris sur la culture Mods, absolument tout.

Nous passions des journées entières, enfermés dans sa chambre à écouter de la musique, et finalement à mieux se découvrir, se connaître, s'apprécier.

Plus j'en connaissais sur cette culture, et plus l'univers qui jusqu'à maintenant avait rythmé ma vie innocente, me semblait lointain et exécrable.

A tel point que je m'apercevais de mon ignorance au jour le jour, comme la fois où je l'avais invitée à manger et où on s'était retrouvé avec mes parents comme des cons avec une végétarienne à table devant les mets de l'Aveyron qui correspondent davantage à des viandars.

En plus elle avait une dégaine pas croyable, du jamais vu dans les annales du bled Aveyronnais. Généralement, elle portait des vêtements à bords courts, avec des bas sans couture, des escarpins à bouts pointus et des talons aiguilles, enfin vite remplacés par une sorte de ballerine pour la campagne. Puis elle portait une veste courte format blazer, et parfois une chevelure crêpée genre choucroute Vidal Sassoon. Son visage était pâle avec un maquillage cadavérique, une fulgurance de mauve et une profusion de mascara. Bien évidemment après un séjour sous le soleil, sa peau tendait davantage vers une couleur de homard cuit, c'est vrai.

Mais c'est bien simple, mon look à côté reflétait la finalité que j'étais un vrai paysan, et là aussi elle a fait le ménage. Nous sommes allés à Montpellier pour m'habiller, j'avais craqué la plupart de mon blé de l'été mais franchement j'en avais rien à foutre.

C'est assez difficile à définir mais c'est arrivé, comme ça, aussi évident que dans des films romantiques, ouais carrément. Un regard plus insistant, peut-être même un peu plus long qu'un autre, il y eut une hésitation de quelques millièmes de secondes qui m'est apparue odieusement interminable, et puis on s'est échangés un premier baiser. Ce que je me souviens c'est qu'elle avait choisi un morceau juste avant. J'ai repensé souvent à ce baiser et je pense qu'elle avait tout calculé à l'avance. C'était ce titre du Modfather Paul Weller « Empty Ring », qui est sublime et à la fois si poseur. Puis, whaouuuu c'est le genre de baiser mémorable que tu te rappelle à jamais, avec la tête qui tourne, le cœur qui cogne au rythme des coups de poing de Rocky Balboa.

Je n'avais jamais dit je t'aime à une fille, quand ces mots sont sortis de ma bouche, ils ont résonné aussi fort dans mon cœur que dans la pièce, mais elle n'a pas entendu à cause du vacarme à l'extérieur de la ferme. Enfin, peut-être qu'elle l'avait entendu, du moins elle n'a rien laissé paraître. Ça m'a tué sur le coup qu'elle ne dise rien, je ne pouvais plus le redire, c'était fait et envolé plus loin que l'infini. J'avais tellement eu envie qu'elle l'entende pourtant, mais ma timidité malade a pris le dessus, et ça c'est fini comme un non-dit de plus qui m'est resté dans le gosier.

Encore aujourd'hui, devant cette matinée radieuse quand il y repense ça lui fait encore plus mal, tout aurait pu être si différent alors. Enfin, peut-être... On ne peut jamais vraiment savoir au bout du compte. Le doute est simplement permis et il a cette faculté d'insister là où ça fait mal. Il isole car on ressasse au point que certain en arrive à figer une époque, à tout cristalliser en un seul instant jusqu'à disparaître à ce seul doute, à cette crainte.

Il avait toujours détesté sa timidité, cette forme de lâcheté, cette faiblesse qui lui a contraint trop souvent à rester prostré dans sa propre déchéance, et pourtant il se sait capable de prendre à bras le corps son destin.

Il n'a jamais su vraiment pourquoi ? Mais avant elle, il n'arrivait pas à vivre pleinement, avec toujours la sale impression de survivre pour ne pas mourir. À partir de là, toutes les journées sont passées très vite, trop vite. Jusqu'à son départ précipité à cause du travail de son père.

Bien entendu ils se sont écrit régulièrement par la suite, il était même prévu qu'il poursuive ses études en Angleterre, en ayant changé d'option sur son avenir, et la reprise de la ferme familiale n'était plus du tout à l'ordre du jour, au grand dam de ses parents bien sûr.

Puis avec l'éloignement, ça s'est tarie, jusqu'à qu'elle lui dise qu'elle avait rencontré un garçon et que, ben, c'était terminé pour de bon.

Quand la nouvelle arriva, il n'y était pas du tout préparé. Il était en plein dans ses rêves de vie, dans l'émerveillement du bonheur futur avec une prévision espérée, mais en vérité avec les yeux bandés sur une réalité prophétique.

Il resta prostré avec le téléphone dans les mains, pétrifié par l'information, avec la sonnerie du combiné qui émet son appel de détresse quand elle raccrocha, et son cœur qui se fracasse net comme du verre. Il avait vécu un rêve puis d'un coup fatal, c'est comme si le mot FIN apparaissait sur l'écran en te criant dessus, et qu'il devait sortir du cinoche pour prendre la réalité en pleine face, avec pour sa part, la gifle monumentale du retour à la case bouse de l'Aveyron.

Cela dura quelques semaines à hurler de douleur dans son oreiller, à pleurer sans cesse en cachant sa détresse. Puis sans pour autant se laisser abattre par la fatalité, la musique lui rappela le venin de la vie, sa situation lui hurla de manière impulsive de partir immédiatement.

Alors même si il accusait un sérieux coup au moral, il avait décidé de ne pas gâcher sa vie, avec un sursaut d'orgueil, ses études, c'étaient direction Toulouse, avec l'espoir de vivre comme un vrai Mods, comme unique et seul but. Mue par le désir de se sortir le nez de la merde, il avait espoir de s'épanouir dans la villégiature citadine de Midi-Pyrénées, et surtout de parvenir à oublier sa belle anglaise.

\*\*\*\*\*

### CHAPITRE III

Il était arrivé de sa campagne avec l'ambition que sa vie allait basculer dans le merveilleux. Parce que les chimères de la vie urbaine illuminent toujours et de façon excitante le paysan aveugle quand il fait face aux lumières envoûtantes de la grande ville. Mais tous ceux qui ouvriront les yeux par la suite vomiront de cet espoir illusoire d'une vie épanouissante, avec la rancœur qui contaminera toute leur vie dans la médiocrité existentielle. La vie citadine était une duperie de plus.

Si le bouseux regarde le dicton du jour par la tradition qu'il voue au caprice du temps, il en est un qui lui reste accroché comme le purin sous la semelle de la botte à caoutchouc : Paysan un jour, paysan toujours. Il ressentait de ce fait le trouble de l'imposture en lui dans le regard des autres. Peut-être c'était trop précoce pour s'afficher en Mods alors qu'au fond de soi il reste des gestes, postures, expressions ancrés dans le terroir, alimentant cette sensation de paranoïa pour apparaître en usurpateur. Mais son premier terrible constat ce fut que la ville rose était vide de moderniste.

Il avait pris un sacré recul, parce que trop de fantasmes nourrissent la fosse à désillusion, et cela aurait dû lui servir de rappel pour plus tard. Mais quand on escalade sa vie avec insouciance, on oublie de s'attacher au crochet de survie parce que l'on se sent indestructible à 20 piges.

Il s'était rapidement habitué au souffle venteux dans les artères, à la géographie tentaculaire de la cité, à l'hypocrisie urbaine, à son arrogance félonne, son désintérêt subtil. Ouais il s'était habitué à tout sans jamais renoncer à vivre avec son état d'esprit de jeune moderniste en devenir. Il n'avait qu'un projet de vie et c'était ce rêve fou, cette passion folle, capable de le soulever de terre pour ne pas perdre pied dans l'enracinement de son existence.

Et le rock dans tout cela ? Dans ton cul mec, direct !

Le véritable rythm&blues n'avait guère eu de préservation non plus. C'était devenu de la bouillie geignarde. En fait son nom véritable c'était du R&B drappé de guimauve sirupeuse, et le truc était indigeste au possible. Il se composait de larmoyantes lamentations masculines ou féminines pour savoir qui avait cocufié l'autre. Finissant même par devenir un sommet de bêtises pour adolescents décervelés par l'excommunication cathodique et radiophonique.

En fait il en avait rien à foutre de cette bouillie, tant pis si il apparaissait comme un ringard, et même comme un prétentieux imbue d'un élitisme culturel. Si l'anglais avait su digérer sa culture avec la culture de ses immigrés, ce n'était pas du tout le cas dans le pays d'Albert Camus. L'exemple du ska est très révélateur, puisque dans l'hexagone il a négligé ses racines d'expatriés d'Afrique du nord au coin de l'échafaudage.

La mégapole toulousaine lui offrit quand même le multiculturalisme, qui jusqu'à présent dans son Aveyron natal était plutôt limité, voire quasi inexistant. Être un Mods c'est être international avant tout, ouvert sur le monde. Alors vivre au beau milieu de plusieurs cultures, c'était la grande découverte comme citoyen du monde, et ça, c'était vraiment un apprentissage génial pour lui au quotidien. C'était faire partie intégrante de l'universalité et d'en continuer la démarche en valorisant l'émancipation culturelle de tous les peuples.

Plusieurs niveaux de prise de conscience s'ouvrirent à lui, apportant un panorama plus large pour réaliser une relecture et un apprentissage sur ses connaissances.

Socialement la désindustrialisation avait su rapidement effacer tout esprit de dissidence dans les classes laborieuses. Faut dire qu'à l'époque, le prolo avait gommé une grande partie de sa fierté, ravalé sa salive et appris à se coucher dès le premier aboiement des dirigeants économiques.

Avoir un job était une épreuve de lutte contre l'autre, le garder une prostitution institutionnelle. Si tu disais que tu étais issue du milieu des prolétaires, tu passais pour un abruti. Le manuel est et restera un moins que rien selon l'adage populaire, un outil parmi les éléments de la casse à outil économique. Réduit à la survie financière le travailleur ne claquait plus son blé comme le Mods de jadis. Non, il l'économisait, comme un rentier, mais avec la peur tenace de perdre son eau chaude et son électricité avec le chantage qu'il subissait.

Ce qui jadis faisait la fierté d'un pays, comme son industrie, avait disparu à petit feu. C'est en regardant sa nouvelle paire de Clark, qu'il s'en aperçut. Car celle-ci n'était plus fabriquée par des ouvriers anglais, mais par des chinois, alors certes c'était toujours des ouvriers mais la donne avait bel et bien changée. Car tous les ouvriers du monde étaient aujourd'hui en compétition directe avec leur homologue. Le monde avait tellement agrandi ses frontières, qu'il avait rapetissé son angle de vue, et son économie s'était ouverte aux vents du libéralisme économique le plus martial.

La petite pensée européenne apparaissait comme ringarde avec ses guerres de clochers du siècle dernier. La vieille Europe allait mourir, et il n'y aurait personne pour la regretter, alors tu parles si quelqu'un en avait quelque chose à foutre de l'ouvrier anglais, français où venant d'un autre pays européen au final ? Les Clark étaient fabriquées à moindre coût pour être encore plus rentables.

Les godasses n'avaient plus le même impact à ses yeux, parce qu'elles n'étaient plus fabriquées en Angleterre, la terre du Modernisme, et ça c'était un choc, en plus, côté qualité c'était vraiment devenu de la merde en boîte.

Pour son premier jour à l'université Paul Sabatier, il lui avait fallu marquer son territoire, sa singularité et peut être même arrivé à se faire des connaissances. Mais il fallait aussi se la jouer cool, sans aucune prétention, rappelant la philosophie séquentielle du Modernisme : Optimisme et attitude décontractée.

Son choix vestimentaire fût limpide : Un Levi's 501 (porté une première fois dans le bain pour qu'il soit à la taille exacte) avec un polo Fred Perry et une paire de Desert Boots. Le credo des premiers Mods c'était : "moins il y en a, mieux c'est", une fois dans l'enceinte, il s'aperçut qu'autour de lui il n'y avait pour ainsi dire rien, à part trois à quatre merdeux de bourgeois qui te dévisagent du haut de leur pompe à bascule à 400 sacs.

Le tout venant restant, suivait à la lettre le décor du pâturage que lui indiquait la mode, en faisant attention au loup du punk. Il était le seul et ne serait pas le moins du monde gêné par un quelconque apprenti aspirant ou un concurrent direct.

Il se sentait bien habillé et avait compris pourquoi tous ces ouvriers qui travaillaient dur et dans la merde, ressentait le besoin de se sentir impeccables en revêtant la peau des habits de Mods.

C'était parce qu'ils devenaient désirables, et qu'ils constataient d'eux-mêmes que leurs comportements changeaient, se métamorphosaient par un indicible pouvoir d'attraction au goût de revanche superbe, et rempli d'arrogance sur ce monde impitoyable.

Passer son temps à flâner ainsi, c'était par la force des choses, faire allégeance à la suprématie du pouvoir bling-bling, c'est pour cela que parfois il passait pour un rupin. La bourgeoisie il n'en connaissait rien, pas plus que les codes qui en régissent l'establishment. Lui il avait encore l'odeur de la ferme sur lui. Même si il se savait à l'opposé, on le distinguait uniquement comme tel. Alors il comprit le détournement de certains Mods pour le ska, et le choix radical vers le skinhead, c'était même une chose tout à fait logique pour lui, sans pour autant perdre ses racines avec le Rythm and blues et la dolce vita Italienne.

Sauf qu'il ne fallait surtout pas tomber dans le truc sectaire et nationaliste pour autant. La pensée simpliste et primitive n'avait jamais franchi le seuil de ses réflexions sur le sujet.

Dans les yeux d'un raciste, les immigrés d'où qu'ils viennent, viendront toujours en temps de crise prendre le pain de la bouche des natifs, et de cela, lui, il ne pouvait rien y faire, à part argumenter sans cesse sur une réalité bien différente en expliquant que le travail est un gain qui permet de survivre dans une société qui a tout misé dessus, et que quand le travail s'exile vers les pays émergents pour y être plus fructueux, le natif reste chez lui à se plaindre sur le dos de l'étranger, au lieu de se révolter contre un système vicié par essence. Tout ceci s'avérait peine perdue.

Tout comme les logements de la cité universitaire qui étaient des cages à poule, et à cet effet, même si son Vespa devenait très encombrant dans son appartement, il n'y aurait aucune concession à son éviction, il apprit à vivre ainsi et adapta son mode de vie au monde qui l'entourait. Toutefois, il négligea son intégration avec ses camarades de classe dans leurs virées nocturnes, préférant s'absorber dans la découverte des disquaires, et lieux de concerts de la ville et des environs.

Bien vite il se sentit chez lui, et réussit à trouver un petit job chez l'épicier arabe du coin, qui lui permit de tisser des liens d'amitiés bien plus précieux que ceux qu'il aurait pu réunir lors des soirées estudiantines avec des personnes de son âge.

Toujours tiré à quatre épingles avec une chemise d'un blanc éclatant, à col rond, une veste courte taillée au style romain (2 fentes dans le dos, 3 boutons), pantalon étroit sans revers, pompe Clark à bouts pointus, il honorait la boutique d'Ahmed avec son esprit de perfection quasi-narcissique. Il n'était jamais en peine à la tâche ingrate, puis toujours prévenant avec la clientèle. C'était l'employé modèle par excellence. Il fût très vite accepté dans tout le quartier. Les gens aimaient son attitude respectueuse, son élégance.

Il ne s'était jamais vraiment soucié de son prochain non plus. Loin de tout il avait été élevé dans le devoir et la respectabilité à ses aînés. Il mit en pratique ce qu'on lui avait inculqué sans vraiment réfléchir réellement au désœuvrement subi par certaine population cataloguée comme sensible.

Il se rapprocha par la suite auprès des activistes de l'université, puis se documenta sur tout ce qui provenait de l'aile gauche de la gauche. La lecture sur les situationnistes posa de nombreux préjugés sur le mouvement Mods, car celui-ci était directement issu du baby-boom. Hors, à l'époque cette génération avait été élevée dans la société de consommation, et celle-ci la célébra jusqu'à en faire un trou dans la couche d'ozone, en faisant preuve du même esprit égocentrique quand on lui demandait des explications sur cette attitude d'autodestruction écologique qui en découlait aujourd'hui. Pour les générations futures, le message et la réponse de ces anciens Mods étaient limpide à saisir, car davantage accès vers le fuck-off du punk de 77's où comme celui du social-démocrate et du capitaliste du 21ème : Tout pour moi et rien pour le voisin.

De ce fait, il réagit comme en 1964 quand le mouvement se scinda en deux camps opposés. D'un côté il était toujours irrémédiablement attiré par le style originel, mais il savait à présent que dans la grande majorité, ce style n'était pas fait pour l'univers des travailleurs manuels, mais plutôt des employés de bureaux ou des métiers propres et urbains. Il n'avait rien contre, mais cela l'avait contraint à éprouver une certaine antipathie à leur rencontre car ces métiers demandaient avant tout d'exécuter les petits gens pour parvenir à gravir les échelons. Alors certes ceux-ci étaient dans la lignée de la théorie hautaine des Mods, mais en vivant au quotidien avec des petites gens il n'avait jamais éprouvé un esprit de compétition et un mauvais regard à leur rencontre.

Si le mouvement Mods avait été un mouvement de masse dans la fin des années 60's, il n'avait été finalement qu'une mode passagère. Un style de vie branché qui avait su vendre des habits, de la musique et de la drogue, tout comme l'avait fait le rock'n'roll en Amérique juste avant.

C'était de l'histoire ancienne maintenant, mais si les rockers Teddy boys avaient été chassés comme pendant la Fête du Travail, le lundi 18 mai 1964 à Brighton, ou une armée de Moderniste avait poussé deux rockers du haut de la promenade de la plage en contrebas, non pas parce qu'ils étaient plus ruraux ou que les teddy boy considéraient les Mods comme des snobs efféminés, mais tout simplement parce que c'était une génération qui avait refoulée son indépendance sur l'autre, comme cela se faisait avec chaque génération, et avec tout nouveau style de musique rock.

Avec tous ces éléments en main, il avait fait le tour du mouvement avec la manière de le vivre au quotidien. Alors tendre son ambition vers un ensemble d'idéaux esthétiques applicable tant à l'aspect personnel qu'à la décoration intérieure, à l'art ou au design, c'était dans le fond stupide.

Faire de sa vie une œuvre d'art permanente n'était plus son objectif voilà tout, il vivait dans le réel, avec la rue, c'était complètement différent de la bulle spéculative du modernisme et de cette mode transitoire façon "swinging London", et de toute son esthétique tape à l'œil. Alors fatalement, il s'était radicalisé en hard mods, ou heavy mods, en skinhead quoi !

Costume cintré et chapeau pork-pie pour danser, des vêtements de sport ou de travail pour traîner dans la rue, avec polo Fred Perry, jeans soutenus par des bretelles, Doc Martens noires bien cirées avec lacet rouge, cheveux très courts voire rasés, voilà la première transformation visible qui émanait de sa personne désormais.

Son regard neuf sur le monde avait sonné le glas du Mods qui était en lui façon jeune homme moderne et prétentieux. C'est ainsi que prit fin une période pendant laquelle coexistait au sein de son être la contradiction de ces deux mouvements. Tout comme en politique avec la droite et la gauche, issue de la même matière mais avec des nuances distinctes.

Il avait choisi sa classe sociale en fonction de son environnement, qui était sous influence ouvrière marquée. Cela ne faisait pas de lui un opportuniste, il avait consciencieusement abordé ce choix avec la plus grande lucidité, enfin, c'est ce qu'il pensait à l'époque avec suffisance et naïveté.

En musique, il ne rejetait pas le rock'n'roll blanc, considéré comme une musique de vieux par la plupart des Mods des 60's. Le rock'n'roll il n'en écoutait tout simplement pas, il préférait la soul (productions Tamla Motown et surtout Stax), du rythm'n'blues, du ska two tone et du easy listening, le seul rock c'était celui que l'on retrouvait chez des groupes comme les Who, les Small Faces, The Jam, The Spencer Davis Group, Georgie Fame & The Blue Flame, The Yardbirds...Sa musique était comme dans les années antérieures, issue de la noire américaine, mais jouée par des blancs.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE IV

Et si on passait au déclin maintenant hein ?

C'est devenu plus compliqué pour lui à partir du moment où il a voulu rentrer dans la sphère politique. S'engager dans cette voie c'était quelque chose de vénérable en soi. Prendre la parole devant des gens et les persuader qu'une autre voie était possible n'est pas une chose si évidente que cela pour quiconque. Il y a une façon bien appropriée d'amener l'allocution jusqu'à ce qu'elle devienne une évidence. Ça ne s'improvise pas, ça s'apprend sur le tas. Hors, il avait le talent pour cela, c'était même inné, il avait vécu la réalité de ses convictions et il devint un orateur de premier ordre, et la ligne directrice du parti se désolidarisa de lui assez rapidement car il militait d'une façon peu conventionnelle, et son engagement était surtout jugé trop pur.

Bien sûr, cette vivacité politique allait à l'encontre du business du caïd du quartier, et celui-ci n'a pas manqué de le lui rappeler lors d'un rendez-vous clandestin.

Aziz était la personne la plus impressionnante qu'il côtoyait de sa vie. C'était un vrai dur à cuire car il était aussi rigide que patibulaire. Il régnait dans le quartier comme un véritable monarque. C'était comme dans Scarface, pour s'en sortir il n'avait que la criminalité comme ultime recours. Il était à l'image de sa cité, sans vie. La grisaille du macadam et la dureté du béton avait dès l'enfance enlevée tout espoir et candeur dans son esprit.

Aziz : Bon on ne va pas y aller par quatre chemins, tu veux faire quoi dans mon quartier ?

Lucas : Nous souhaitons ouvrir les yeux et la parole à tous ces gens qui souffrent au quotidien du manque réel de structure adaptée, et pour qu'ils puissent enfin prendre leur propre destin en main.

Aziz : Ahahaha, t'es un comique toi, tu crois que tu vas changer quelque chose ici ?

Lucas : Bien sûr, puisque l'iniquité n'est pas une fatalité.

Aziz : Ok, ok, tes salamalecs je m'en bas les couilles, tu peux les faire mais c'est donnant, donnant avec moi. Alors tu les enfumes avec ton baragouin si tu veux, mais ne viens jamais, t'y as compris, ne viens jamais empiéter sur mon territoire. Sinon...(Il marqua un temps d'arrêt en le fixant d'un regard noir de haine, puis il reprit)...Je te fais bouffer les tripes de ta mère avant de t'éclater la tronche. T'as pigé ?

Lucas :...!

Aziz afficha un sourire narquois de victoire pour lui annoncer : Bon je vois que tu as compris. Tiens fume le calumet, et tire dessus comme un malade si t'y es un homme.

Et il lui tendit son premier pétard, qu'il toussa comme un vieux phoque qui brame sur la banquise.

Malheureusement pour lui, Aziz avait tout calculé à l'avance et le mit à l'épreuve du feu immédiatement. Lucas se retrouva directement avec la lame de son rasoir sous la gorge car il lui proposa un deal. Il lui vendait quelques trucs à l'université pour le dépanner exceptionnellement car il n'avait plus personne là-bas et en échange, il obtenait la garantie d'officier politiquement à l'intérieur de toute la cité, et il serait le seul. Cette optique lui permettait d'acquérir une audience beaucoup plus conséquente pour légitimer de l'influence et développer une évolution tangible. Mais il fut pétrifié par la peur, par cette évidence cruelle qui oblige à prendre une direction enivrante en sautant dans le vide à pied-joint, faisant fi des conséquences.

Il était hyper influençable parce que ses idées n'étaient plus aussi limpides que trois minutes auparavant. Dans le flou le plus total il ne s'est pas senti faible, friable à tout, sans aucune prise.

Pourtant il savait qu'il faisait une erreur monumentale, mais étant pris dans l'effroi d'une telle situation ubuesque, l'engrenage de l'excitation lui est passé cul par-dessus tête. Pourtant il savait que c'était déterminant pour le restant de ses jours, mais il n'a pas pu résister à cet appel tendancieux, il a craqué comme une allumette en pensant qu'il allait devenir un dur lui aussi, où qu'il se sortirait de ce guêpier parce qu'il était plus intelligent que lui.

C'est ainsi qu'il devint un dealer à part entière, LE dealer officiel de la cité universitaire de Paul-Sabatier. Après ça, son statut avait diamétralement changé, il vivait comme un pacha, son téléphone sonnait tout le temps, il était devenu quelqu'un de très, très important, mais comme le lui disait Ahmed avec les yeux remplis de tristesse, en constatant la pente mauvaise qu'il prenait juste avant qu'il raccroche le tablier de son épicerie : « les gens indispensables comme ce que tu es devenu, il y en a plein le cimetière mon garçon. »

Ahmed c'était un personnage du quartier, un homme simple gardant avec lui une bienveillance salutaire et un regard doux sur les gens et sur la vie en général. Il n'avait que sa boutique et une modestie relationnelle emprunt de cette intensité que le temps conserve quand vous voulez prendre référence sur quelqu'un. Ahmed avait vu, savait, mais Lucas s'était persuadé du contraire.

La politique n'était plus qu'un lointain souvenir quand la drogue s'insinua intégralement dans sa vie. Au début il en prenait un peu comme ça, juste pour goûter, pour ne pas mourir idiot, pour profiter de cette nouveauté mais à chaque fois, il descendait toujours d'un pallier, et le fond du truc, c'est même plus de l'ordre du dégueulasse, c'est pire que tout. Au début c'était fun, il se sentait stimulé dans une image qu'il renvoyait alors que jusqu'à présent il n'existait pas aux yeux des autres. Il s'est éclaté, a pu profiter d'une notoriété subtile, de solitaire il est passé à une distinction de reconnaissance qu'il n'avait jamais eu auparavant. Pour un bouseux cette gratitude tient de l'ordre du pouvoir d'ivresse.

Aziz lui, menait tout le monde à la baguette, et il n'en avait jamais assez, beaucoup de ses lieutenants étaient tombés entre quatre murs, à cause de lui, mais personne ne l'avait balancé, ni laissait tombé, c'était la règle numéro une. Lucas a intégré tous les codes et les ruses en trois coups de cuillère à pot, il était aux yeux de tous, quasi intouchable, baignant dans un monde fictif mais intense. Il n'a rien vu venir parce qu'il s'était mis des glissières devant la réalité, tout comme Aziz, et il pensait qu'elles lui serviraient de soupape de sécurité au moment ultime.

A cette période il écoutait du reggae dance-hall, il était baigné dans tout le mythe du rastafarisme. C'est dingue comme une drogue peut prendre une telle emprise sur le corps et sur tout le reste au final, jusqu'à décider de tes choix musicaux même. La mythologie de Jah avait prise toute la place, alors qu'il avait toujours été athée, il ne s'étonnait même pas de croire à quelque chose d'imaginaire d'un coup. Il n'était plus solidaire, ni fraternel envers autrui, il était même devenu intolérant à tout ce qui n'était pas comme lui dans son trip. Il était tombé dans cette caricature pitoyable qui use du thème musical pour refléter une identité hypocrite, tout en imposant son choix comme seul dépositaire d'une puissance absolue.

Les volutes de fumée du haschich et les rythmes caribéens flottaient en permanence chez lui, il prenait parfois de la cocaïne pour être un peu dans le speed du modernisme contemporain, par rappel à son passé/présent, mais sans trop. Sa rhétorique avait su s'adapter au vocabulaire du business. Il filoutait à la manière d'un disciple en étude supérieure de commerce afin de faire progresser ses objectifs de vente. Le système crapuleux n'était plus si malhonnête à ses yeux puisqu'il faisait vivre un paquet de personnes, comme l'argent n'a pas d'odeur le business s'érige en missionnaire de l'émancipation et en roue du bonheur, il valorise une réussite pour en faire perdurer la recette et se mettre à l'abri.

L'argent d'Aziz transitait dans des paradis fiscaux pour y être blanchi et immédiatement investi dans l'immobilier au Maghreb. Il avait même créé une société anonyme pour faire écran de fumée, c'était sa société de nettoyage qui faisait vivre des familles de la cité. Il avait eu cette combine par un étudiant en économie. Là-bas, au bled, il louait à des tours opérateur des voyages tout compris, et en arrosait la flicaille, l'administration et tout ce qui pouvait être acheté pour que son manège soit le plus rapidement lucratif et couvert. Il se faisait sa place au soleil, et la cupidité l'éblouissait.

A l'intérieur de ce système D de brigandage, Lucas avait eu une idée de génie, non seulement Aziz vendait sa dope au gros mais en plus il touchait une commission des petits vendeurs à la sauvette, ainsi avec le même produit, il touchait toujours quelque chose dès qu'il s'égrenait au fil de la vente.

C'est con mais il aurait pu à ce moment là encore se sortir du mauvais trip, mais il rencontra David par le biais d'un junkie de la fac, et dès qu'il le vu, il su que sa gueule d'ange était l'équivalent décontençant qui l'avait agrippé avec la même puissance que la domination d'Aziz. Il révélait à travers son attitude, soit la désinvolture insolente des nobles pour la personne qui lui était d'aucune utilité, soit la confiance des modestes pour parvenir à ses desseins.

On aurait dit un Mods, mais il n'avait que l'apparence, la posture en somme, et en ville c'était amplement suffisant pour parader et empapaouter la faune des mâles dominants, et jouir de la flore féminine soumise à la force de sa présence.

David dégageait un caractère détaché, il avait la capacité de changer de thème et de te guider où bon lui semblait, tout en gardant cet aura qui semblait l'envelopper comme un rempart indestructible dès que le moindre doute apparaissait à son propos. David, c'était un mec au-dessus de la meute, un gars opportuniste qui possédait cette intelligence beaucoup plus rapide que la moyenne, qui lui permettait de voir surgir le danger et de bifurquer à tout moment vers un halo de pureté. Il a vu en Lucas une opportunité, il s'y est engouffré dans le seul but de rencontrer Aziz, et quand cela est arrivé, il a déroulé son plan sans accroc.

Peut-être que c'est dans le souvenir du regard tendre d'Ahmed que l'étincelle naquit, mais une fois mis au second plan, Lucas prit très vite les devants pour rebondir et se sortir de cette nasse de catacombes qui lui semblait devenir beaucoup trop importante et étourdissante pour un mec comme lui. Il sauta sur cette occasion comme un verrou de sécurité, et commença à se faire oublier. Il avait vu et avait su.

David était issu d'une famille de céréaliers. Il était né pour conquérir, et avait su exploiter le filon scélérat du monde de l'agriculture et de l'économie libérale. Son bagout lui permettait de réussir dans la vie, et avec son carnet d'adresses bien épais, il avait désormais toutes les cartes en main pour recomposer son puzzle les yeux fermés, et c'est ce qu'il entreprit avec force et dévouement. Son plan avait la judicieuse tempérance de surfer sur le chaos boursier car à cette époque le contexte économique global était très fluctuant. Des émeutes alimentaires avaient déjà connus leurs premiers événements au Mozambique, en Algérie, et si vous ajoutiez à cela des événements climatiques inhabituels de grandes envergures comme des inondations en Australie, ceux en pleine mousson en Asie, ainsi que des incendies en Russie, en Ukraine pendant un été caniculaire, vous obteniez une complète déstabilisation mondiale.

La F.A.O (Food and agriculture organization, soit l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture), avait tiré la sonnette d'alarme mais elle lui était restée dans les mains car les cours des céréales poursuivirent leur progression.

Dans la précipitation les politiciens et les mouvements des investisseurs financiers avaient conçu un nouveau cadre réglementaire européen pour les différents métiers de la nutrition animale, et notamment pour répondre au marché en pleine croissance de la viande.

Mais tout ce chambardement permettait surtout d'obtenir moins de contrôle drastique au niveau du chargement des céréales. Si vous ajoutiez à cela des changements récurrents de nom de société, de nom de coopérative à cause des rachats successifs par d'autres sociétés pour opacifier à outrance la longue traçabilité de cette chaîne et obtenir une optimisation fiscale, vos papiers étaient blanchis de tout soupçon parce qu'ils devenaient trop complexes.

La lumière du plan de David c'était avant tout son côté nébuleux, chaque étape apparaissait transparente par son effet d'annonce administrative, mais dans les faits réels c'était bien évidemment tout l'inverse. Le tout c'était de se noyer dans la masse. David jeta son dévolu sur la société CerealGreen, qui regroupait les activités de transformation industrielle du groupe WorldWideLive. C'est dans ce contexte totalement abscons et catastrophique, que le plan pouvait fonctionner plein tube. Le partenariat avec un gros groupe industriel apportait la légitimité aux yeux de la douane volante, ainsi, tout devenait en règle.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE V

Le gros coup, et pas des moindres, avait été de convaincre Aziz d'acheter une entreprise de transport pour travailler avec CerealGreen. Un aller au Maroc avec des produits alimentaires pour la Hollande, et retour avec des déchets informatiques pour l'Afrique. Les seuls contrôles plausibles, étaient la vérification des papiers administratifs et du nettoyage des bennes faisant bien mention de l'appellation ISO 9001 pour l'alimentaire, alors que pour les déchets c'était le ministère de l'écologie hollandais qui garantissait le sauf conduit, car en matière de déchets informatiques, l'Europe était bien contente de laisser partir ce genre de convoi de l'autre côté de la Méditerranée. Ainsi c'était un aller avec une cargaison de hash vers la Hollande et une de cocaïne pour la descente. Une entreprise en pleine expansion grâce à la bulle spéculative qui servit à alimenter tous les traders de la finance accro au speed, et à rendre amorphe la jeunesse et l'ouvrier occidental avec du haschich.

Cette réussite suscita des envieux car cette entourloupe cassa l'élan de la concurrence russe et la jalousie est mère de tous les vices.

La guerre fratricide qui entachait le lobby agroalimentaire et chimique avait une telle puissance de feu, que le pauvre Aziz n'était qu'une cacahuète d'apéro pour ces ogres vaniteux. David était un arriviste, dont le dernier pallier pour accéder à ses fins, était simplement de balancer quelques-uns de ses collaborateurs aux oubliettes pour permettre son ascension finale à la tête d'un groupe international en moins de deux.

21 septembre 2001, l'usine d'AZF explosa dans la périphérie toulousaine et dans sa déflagration résonnera le glas du négoce frauduleux. Les gens étaient en panique un peu partout avec la clameur battante des rumeurs les plus folles dix jours seulement après les attentats contre les tours jumelles de New-York. Le monde entier était en proie au doute, il n'en fallut pas plus pour que David déploie son jeu dans cette vague de paranoïa, en sachant que cette affaire serait couverte d'une nébuleuse pour ne pas égratigner le groupe mondial WorldWideLive.

Aziz fut le premier à en faire les frais, il paya rubis sur ongle son aveuglement sur David, son frère d'armes. Lucas a bien imaginé la tronche d'Aziz quand David a abattu ses cartes et qu'il a senti les menottes lui cisailer les poignets dans le bureau enfumé des stups.

Dans le marché global, la guerre bat son plein tous les jours de l'année, et le combat se mène en écrasant la dépouille de ses adversaires sur son passage. Les victoires sont aussi éphémères que la durée d'un règne dans ce jeu de survie. Aziz vécu l'épreuve de plein fouet, il s'est fait serrer au petit matin par les gars qu'il arrosait généreusement depuis des années, et tout le monde s'est tu dans le quartier, personne ne l'a aidé, personne n'est venu le voir, il était tout seul comme un con, ne pouvant faire face à la déferlante de ce tas d'emmerdes. Bénéficiant au passage à la résolution d'un paquet d'enquête de la police, dont il fut le seul commanditaire de par ses aveux crachés sur la matraque du commissaire divisionnaire. Le verdict était simple : Aziz sera expulsé de France s'il survit au cachot où l'attend une partie de ses ex-lieutenants revanchards. Pour les jeunes de la cité, lui au moins il avait su profiter du système en surnageant au-dessus de la mêlée humaine tel un baron, mais pour les plus anciens, son règne n'avait duré qu'un temps très court, et finalement cela n'en valait pas la peine, même si pour une fois on parlait d'un des leurs, et même si c'était en mal, on parlait d'eux. Ils existaient ainsi un peu de cette façon.

David avait éradiqué la concurrence au sein du groupe WorldWideLive, il accédait enfin à l'élite et à une riche carrière professionnelle, pour le reste, il mit le passé aux oubliettes du déni.

Lucas de son côté était recroquevillé chez lui, attendant à tout moment l'arrivée des flics, il claquait des dents en sachant qu'il s'était pourri la vie, il était certain qu'ils allaient venir le chercher et le foutre en prison. L'innocence de la mousse automnale sur les murs en pierre de l'Aveyron lui manquait cruellement.

Aziz devait penser qu'il l'avait trahi lui aussi, même si tout le monde connaissait le véritable nom de l'infidèle. Lucas précipita la date de son stage dans un pays étranger dans l'espoir de se sauver la mise, il partit dans les jours qui suivirent en Angleterre pendant une année, espérant que ses antécédents seraient épongés à son retour. En fait il n'a jamais revu Toulouse, il n'a jamais fini ses études. Il avait tellement eu peur d'aller en prison pour trafic de drogue que la fuite avait été sa seule solution. Mais plus encore, il avait toujours au fond de lui un doute funeste qui planait comme un oiseau de mauvais augure autour du simple nom d'Aziz. Il savait qu'il était trop rancunier pour se laisser crever aussi facilement. L'heure de sa vengeance viendrait bien un jour jusqu'à l'atteindre, jusqu'à l'éteindre définitivement.

Dans la confusion la plus totale, dès son arrivée à Londres, la première des choses fût d'écouter le « In The City » des Jam pour se persuader qu'il était sain et sauf, de retour dans son rêve. Il était enfin arrivé au point absolu, sur la terre de noblesse des Mods. Mais avant cela il fallait tout oublier pour vivre à deux cent à l'heure. Oui. il fallait vivre jusqu'à en mourir tellement il avait eu peur.

Pourtant rien n'y fit, impossible de faire acte de résilience, il avait toujours ce putain de goût de venin dans la bouche qui ne le quittait plus d'une semelle. Il avait des bouffées d'angoisses qui le tétanisaient sans cesse, il n'était plus capable de faire quoique ce soit, à part se laisser aller à son tourment existentiel en coulant à pic.

A moins d'une heure et demi du sud-ouest français, on vivait complètement différemment, car les anglais sont vraiment un peuple à part, se sont des insulaires, fiers et braves, fous et arrogants. Carnaby Street était la rue qu'il fallait explorer, mais il avait été aussi déçu qu'avec tout ce qu'il avait pu imaginer. Dans la confusion la plus totale qui venait de lui arriver, il avait pensé naïvement qu'il allait s'acheter quelques disques vers Sheffer's Bush et des fringues à Carnaby Street avec l'hymne de Pretty Woman de Roy Orbison en fond sonore. Pourquoi pas une expo photo de David Bailey et un défilé de Twiggy tant que l'on y était ?

La réalité, l'imaginaire assouvissaient en lui une compression chaotique, il était devenu quadzophrénique !

Le pire, c'est que cet anachronisme semblait être une chose tout à fait normale dans le désordre de ses pensées. Depuis le temps, il avait vécu sa passion pour la musique anglaise avec un passésisme obnubilant tout sur son passage. Mais, Londres n'était plus qu'un décor. Il n'y avait même plus de reste antique, même plus de réel vestige, tout avait été ravalé dans des shops universels comme dans n'importe quelle ville occidentale. Parce que la globalisation c'était l'uniformisation du monde ni plus, ni moins. Ce qui faisait jadis la particularité d'un endroit était aujourd'hui qu'une succession d'étalages pittoresques et une caricature de l'authenticité d'antan. Carte postale d'un temps figé avec la fatalité du « c'était mieux avant » qui passait pour un trait conservateur, mais devenait plus pertinent que ce que veulent bien en témoigner les passésistes avec leurs propos réactionnaires.

Hagard devant la saveur atroce d'un aspect fantasmé, son monde s'écroulait, tout comme le monde ouvrier s'était écroulé et avec lui tout un pan entier de sa civilisation. Comme toujours il y aura ceux qui réussiront à survivre à l'émergence d'une nouvelle époque, et d'autres qui ne vont jamais se faire à cette mutation.

Il savait très bien au fond de lui qu'il faisait partie intégrante de ceux qui n'y arriveront jamais, il n'avait pas choisi d'être là, parmi cette époque de transition, mais il y était et fatalement il fallait faire avec en y participant par défaut.

Il zona de petit boulot en petit boulot, se faisant tout le temps escroquer au passage par son apathie, car la grande ville était féroce et tous ces gens agressifs. Soit tu bouffes les autres, soit c'est eux qui te bouffent, il n'y a pas de place pour les faibles, les faibles meurent, Darwin l'avait affirmé, c'était grandeur nature qu'il le découvrit, avec même l'incapacité d'y faire face par manque de solidarité.

L'Angleterre s'affichait comme une grande déception, mais en plus il était arrivé avec un traumatisme et il le suivait comme la gale, rendant tout ce qu'il avait fantasmé d'une manière insignifiante et stérile. Il était dans un pays étranger et son mal être se fit encore plus intense, il était plus latin qu'un Mods anglais, il avait le sang pour, mais il ne pourra jamais supporter le gris tenace qui siège inexorablement sur le toit de la Grande-Bretagne. Il ne pourra jamais s'arrimer totalement à leur culture. La particularité le prenait soudainement à la gorge, il fallait être anglais pour être un véritable Mods. Pendant les sixties, il fallait être né ici pour supporter l'austérité du poids social. Tout l'espoir consistait de s'affranchir avec orgueil de cette tenaille communautaire exsangue, en étant aussi bien apprêté que la petite bourgeoisie. Tu pouvais copier mais pas vivre le truc à fond, puis cet art de vivre était d'une autre époque, il aurait fallu inventer autre chose pour suivre l'évolution de la vie. L'anglais est un être asocial pour l'Europe, dont la fierté insulaire n'a jamais rompu aux bombes nazis, ni à la schizophrénie pubère de la pucelle d'Orléans. Ce n'est qu'une fois sur la côte d'Azur qu'il est obligé d'admettre l'inconcevable : La dolce vita n'est pas compatible avec la mélancolie grisâtre de la Grande Bretagne. Si l'anglais possède le flegme et l'honneur, le méditerranéen a pour lui le panache et une élégance racée.

De toute façon il n'en avait plus rien à foutre de tout ce mythe, comme il crevait à petit feu, il n'avait même pas le dégoût de vivre. Il était un rat en train de survivre au jour le jour parmi les immondices malades de ses états d'âmes. La drogue, son orgueil et son insouciance, avaient tué tous ses rêves.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE VI

Lucas l'avait attendue toute la journée, dans le vent et la grisaille d'une journée anodine d'un mois de février glacial londonien. Il avait attendu caché pour la voir apparaître, avec sa frimousse belle et fraîche comme l'eau d'un ruisseau en été. Il l'avait attendue démunie de tout, avec l'espérance de trouver une issue à son abîme. Il avait attendu longtemps, jusqu'à ce que le froid ankylose tout son corps, et que sa tête se mette à tourner avec ivresse.

La rue vibrait comme une ruche, et il était perdu au milieu de ce brouhaha comme une tache de tomate sur un t-shirt blanc. Il savait qu'elle seule aurait pu remettre de l'ordre dans sa vie.

C'était sa boussole depuis le premier jour de leur rencontre, et à ce moment-là, il naviguait à l'aveugle dans un océan de déception. Il fallait absolument qu'il lui dise toutes ces choses que l'on affirme quand on a le cœur en compote et les jambes qui tricotent. Il avait tellement d'espoir dans cette rencontre qu'il avait la sensation désespérée que c'était comme de s'ouvrir les veines pour fuir, ou de miser sur une alerte à la bombe pour éviter un contrôle de math.

Puis elle est arrivée trop vite, sans qu'il y prenne garde tant son esprit n'avait cessé de ressasser son désespoir. Il était de l'autre côté de sa rue, à couvert, mais elle avait changé. Son look était très différemment, devenue complètement anodin même. Trois, peut-être quatre secondes d'hésitation, mais de toute façon, elle n'avait plus le même impact que dans ses souvenirs, cela n'a duré que le temps de la surprise. Il n'eut même pas le courage de sonner chez elle. Dépité il était au fond du trou, confiné dans une avalanche de mélancolie qui l'étouffait. Son destin lui échappait encore et il se dégoûtait de sa lâcheté, mais sa vie suivait le fil tortueux du dépit fataliste. Il s'évertua à contourner son mal-être en marchant comme pour l'éloigner, puis il trouva dans une poche de survie le courage ultime de l'appeler.

Nina avait le retard de ses habitudes d'insouciances, et la beauté de son sourire pour s'en excuser avec lesquels vous ne pouviez lutter. Elle était lunatique et spontanée, et ce cocktail explosif faisait d'elle une fille fascinante, dont les hommes voulaient en tenir les rênes avec la saveur d'en dompter la sauvagerie.

Lui, ne pouvait plus en supporter la complexité frivole dans l'état dans lequel il se trouvait. Alors dès qu'elle arriva au milieu de ce parc venté, elle comprit que cette fois-ci, pas même son sourire ne ferait d'illusion, et que le sol allait se dérober sous ses pieds.

Il lui raconta toute son histoire, haletant de ce dégoût de soi qui consume l'intérieur jusqu'au dernier mot érucité. Mais elle ne laissa rien paraître par ce goût d'amour-nostalgique, ou peut-être par peur panique. Puis le terrifiant : "Je suis perdu, complètement anéanti." de Lucas résonna en elle comme un marteau-piqueur fou.

Elle ne sut trouver les mots nécessaires pour éteindre ses peurs, malgré sa compassion et sa bienveillance. Elle bafouillait, trouvait des excuses familières en essayant de lui changer les idées. Il ressentit un manque affectif immense face à l'insouciance frivole de Nina. Il voulait entendre d'autres mots, il voulait sentir la douceur de ses bras, la chaleur de son amour, mais Nina était désemparée.

Au beau milieu de cette tempête émotive, le vent de la discorde s'était soulevé en même temps que la terre sablonneuse du parc avait recouvert d'un voile hermétique cette parole déterminante.

Les deux anciens amants se faisaient face, dociles et insensibles à cet instant décisif d'impassibilité émotionnelle qui semblait les surprendre, avec l'insondable désespoir d'un monde qui s'écroule, et d'un autre qui continue de tourner autour d'eux par son bruit pénétrant. Nina lui parlait mais Lucas n'entendait presque plus. Perdu dans ses pensées à se morfondre et à remémorer sans cesse le labyrinthe tortueux de son histoire malade. Il errait dans ses limbes sans trouver une issue, et il finit par afficher ce regard fou et dérouter qui mène au suicide.

Nina cherchait à quoi raccrocher son ami, mais tout semblait impassiblement vide en lui. Cette inexistence renvoyait à une déroute solennelle irrémédiablement traduite dans les yeux de Nina par une immense pitié et une inextinguible détresse. Il lu avec amertume cet apitoiement le temps d'un instant très furtif, mais le poison était déjà absorbé.

À partir de là il l'entendait dire des bouts de mots mais ne pouvait réagir que par déni. Nina voulait qu'il vienne chez elle mais il refusa, alors elle le somma : « Ne bouge pas de là, je me suis absentée précipitamment sans en informer personne, donne moi dix minutes et je reviens. S'il te plaît attends-moi je reviens, je te le promets, attends là. »

Elle fit vaciller cet instant suspendu quand deux petites ruisseaux de pleurs panique se frayèrent un chemin le long de son visage beau d'émotion. Elle baissa son visage et s'absenta définitivement de son espace vital comme elle y était rentrée, avec la férocité du chamboulement sensible que les hommes ressentent quand ils aiment passionnément, et qu'ils crient leur fol amour sur les toits de leur passion ardente.

Désormais aussi seul que peut l'être une personne indécise, il s'échappa pour laver l'affront de son agonie. Lucas sentait qu'il se noyait dans la souffrance à chacune de ses respirations, jusqu'à ce que l'essoufflement de l'anxiété lui serre son cœur brisé dans l'étau d'une terreur absolue. Reprendre la fuite avec une véritable boule d'amertume coincée dans la gorge s'était tracer un trait sur cet amour nostalgique. La vie l'étranglait au garrot tant Nina se devait d'être son radeau de survie à cet instant précis, mais voilà elle ne l'était plus, du tout.

Fuir finalement il n'avait su faire que cela, et cet acte pleutre lui faisait ressurgir sans cesse les tourments de son passé dès qu'il entendait le vent émotif lui caresser la mémoire à travers une chanson, qui en faisait réapparaître l'intensité avec rage. Cela lui pourrissait la vie à chaque fois, et encore plus avec le temps qui en délavait l'acrimonie avec persécution. Car bien des années après encore, rien n'avait pu éteindre le regret de cette décision violente, même parmi les errances insouciantes de sa vie durant lesquelles il n'avait cessé de penser à elle à chaque seconde.

Il déambula alors en fantôme dans les rues londoniennes à la tristesse mélancolique, jusqu'à se perdre dans son ombre. Il quitta l'Angleterre aussitôt que le goût de la mort avait investi chacune de ses pensées, et débarqua un matin à Paris, sans rien, juste avec l'infime espoir qu'il allait s'en sortir avec l'adresse d'un ami d'enfance qui travaillait comme commis dans un restaurant du 12ème arrondissement, et qu'il avait croisé par hasard une semaine avant à Londres.

Il l'accueillit comme un oiseau blessé. Cela faisait plus d'un an qu'il n'avait plus donné de nouvelles à ses parents. Sa mère pleura au son de sa voix, il lui engagea le pas, se nourrissant de la chaleur de ses sanglots pour ressentir le goût de la vie qui filtrait à travers son soulagement maternel.

Il dû complètement fermer les yeux sur son ancienne vie pour pouvoir revivre à nouveau. C'est de cette façon qu'il réussit à s'anesthésier dans son travail de serveur, en estimant que le temps investit lui ferait perdre l'usage de la mémoire.

Il gagna ses galons tant son mérite au travail devenait une sorte d'abnégation vitale à sa renaissance, et à terme il réussit à gérer l'ensemble de la boutique.

Il finissait souvent sur les rotules, éreinté par les cadences infernales de la restauration, mais cette fatigue lui était salutaire pour son oubli. Il vivait caché par peur de s'exposer, et restait fuyant de sa propre vie, mais il était en vie. Quelques années après, il nourrit des ambitions au décès de ses parents en achetant un bar avec la vente des biens. Comme tous les aveyronnais aventuriers, il finit par tenir un café à Paris.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE VII

Pendant toutes ces années, la seule chose qu'il avait su garder, c'était sa passion pour l'attitude des Mods. Il advenait évident que son bar en prendrait la teinte, par nostalgie. C'est donc avec la détermination d'une nouvelle jeunesse qu'il entreprit d'édifier son bar. Ivre de chiner et de dégotter chaque détail iconique capable de retranscrire un style, une époque et son lieu en une quasi dévotion. Une fois prit dans cet engrenage, son excitation à créer quelque chose de singulier lui fit perdre le contrôle et la maîtrise de sa transparence, qui depuis des années avait su garder son intégrité et son effacement sur le devant de la scène. Son bar fut le truc du moment, et la presse anglo-saxonne en fit ses choux-gras pour catapulter du renouveau dans la firme discographique de son glorieux passé musical. Paul Weller himself était venu faire un concert dans son bar, il fut l'instigateur de la troisième vague Mods, celle que plus personne n'attendait, pas même les Yardbirds qui n'espéraient plus rebrancher leurs amplis.

Bizarrement il afficha autant d'insouciance que lorsqu'il découvrit ce mouvement, et sa ferveur fut à la hauteur de sa naïveté, à savoir, immense. Avoir le vent en poupe ne garantit pas non plus d'être au-dessus de la marée humaine, cela il le savait, lui ce qu'il voulait c'était revenir au base, à la base, vers le peuple. La maxime du Mods selon laquelle l'individu peut changer mais pas l'attitude prit tout son sens. Alors il porta un Tonic Suit fabriqué sur mesure par le couturier du coin, le dernier en fait, et une paire de Loafers, et son vespa Sportique 150 était toujours garé devant, rutilant de chrome.

L'idée de son bar c'était qu'il soit un lieu social comme au temps de son enfance avec le bistro. Mais son souci, c'est qu'il avait su mettre le doigt sur l'air du temps qui attirait davantage les fricards que les smicards. Il n'allait pas cracher dans la soupe du riche car cela lui permettait de rembourser assez rapidement son crédit, et puis, entuber tous ces gros cons de prétentieux c'était quelque part une revanche. La revanche du gagne petit sur la cuillère dorée.

Alors rien que pour cela, les bourgeois avaient le luxe de prendre des titres de punk Oi dans le cornet tous les soirs, et ces cons appréciaient l'ironie. De toute façon ils étaient dedans depuis leur naissance, le cynisme, l'ironie ils en jouissaient, ils étaient toujours là où il fallait être, en bon opportuniste pour se « mocker » avec outrance.

« Mocker » c'est ce terme génial qu'employa Ringo Starr le batteur des Beatles à un journaliste après les événements de Brighton, quand ce dernier lui demanda s'il était un Mods ou un Rocker. Il répondit: « No, I'm a Mocker ». Mocker étant la traduction anglaise de moqueur !

Il riait quand même jaune de constater que ces gosses friqués recherchaient avant tout l'ivresse des privilèges, comme le fonctionnaire cégétiste se bat pour conserver les siens au dépens de ces camarades ouvriers issus d'autres secteurs. A l'âge qu'il avait désormais, il savait que le monde ne changerait pas selon sa bonne marche, et pourtant le titre « les temps changent » de Bob Dylan lui ouvrait l'esprit sans cesse sur l'humanité.

En fait ses yeux percevaient une évidence, une amertume tous les soirs, alors que ceux des jeunes gens qui venaient chez lui, étaient saturés d'envie et de légèreté. Lui, il disparaissait de l'ère du paraître vers l'indicible ère de l'invisible, tout comme les petits gens qui ne cessaient de crever sous le joug arrogant de leur passivité. La seule fois où il avait eu de l'égo cela l'avait détruit. Il ne voulait pas être quelqu'un de reconnu, mais juste être là.

On n'est pas le même homme toute sa vie, tout comme la brillantine du rock'n'roll n'a plus le même goût de luxure à un certain âge, il en allait de même avec le choc qu'il avait éprouvé lors de l'écoute des Lambrettas, même si ces derniers temps il avait renoué avec la frivolité, même si il avait espéré raffermir la flamme, jamais il ne réussirait à revivre avec la même intensité ses premières émotions.

Pourtant le monde entier fonctionnait dans cette urgence : Retrouver la spontanéité de l'émotion originelle, même si il fallait s'en rompre les os. Cette quête, était l'unique raison de vivre pour beaucoup, un rêve inépuisable de souvenir à garnir le brasier émotionnel.

Il était un être mélancolique, mais il s'amusait aussi dans ce brouhaha quotidien de constater que sa clientèle lui tapait sur l'épaule pour satisfaire sa notoriété, et établir une communication agressive auprès de leur adversaire, alors qu'il n'était rien qu'un simple commerçant. Cette partie d'échec se finissait jusqu'à l'heure réglementaire de fermeture qui sonnait le glas de son obligation soir après soir, de manière immuable. Son bar il en avait rêvé, il l'avait réalisé, il avait les clef de la réussite sociale, mais il fallait absolument que le destin s'interpose et intervienne, car lui seul pouvait briser cette somnolence qui l'engouffrait à petit feu.

Il sentait qu'il allait moisir sur place, et cela il l'avait déjà vécu dans une sorte de mauvaise vie précédente. Ce goût de rance qui immole un être dans sa dépendance à l'agonie, il ne voulait plus le revivre. Jamais plus.

Il ne voulait plus passer son temps au travail à oublier de vivre pour conjurer sa déception du monde tel qu'il l'avait imaginé.

Peut-être qu'il devrait tout plaquer et revenir au point de départ, près de là où il était né afin de conjurer le sort, et de finir là où tout aurait dû se perpétuer ? Il se rendait compte aussi que malgré les années, il ne savait toujours pas où il allait, il ne savait pas définir pourquoi il était sur terre, mis à part qu'il vibrait pour un style de musique désuet, qui donnait le rythme virevoltant de la mode actuelle, et pour une raison dont il n'avait pas la moindre idée, non plus. Et puis après toutes ces années de galère il y avait toujours cette question vitale qui l'obsédait sans cesse sur son temps sur terre : Combien de temps encore ?

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE VIII

Nous étions au milieu du mois de décembre, la journée avait accumulé des déconvenues qui pèsent le soir même. Pendant que le dernier client s'échappait ivre dans le froid, la lune éclairait la rue déserte comme un belvédère prit dans le calque de la brume hivernale. Tandis qu'il en respirait la lumière nébuleuse, sa conscience émettait son signal quotidien mélancolique, lui expliquant qu'il ne profitait pas réellement de sa vie. Mais la beauté filiforme de la nuit adoucissait malgré tout la teneur spleenétique de sa solitude.

Année après année, le voile de son exil avait séquestré des sentiments austères et craintifs avec lesquels il avait eu un réel mal à s'en détacher. Il lui avait toujours manqué quelque chose d'unique, d'essentiel. Il le savait. Sa conscience veillait à le lui rappeler, parce que la douceur de l'amour avait le goût lointain d'une nuque charmante dont il en ressentait encore la tendresse au bout des doigts.

Seul dans la nuit il respirait à l'amertume en même temps que la douce folie de sa vie et de ses nombreuses pérégrinations. Il ferma les yeux et sentait la propagation passionnelle de ses souvenirs dans l'air ambiant, malgré l'ambivalence saisonnière d'en humer le parfum. Pourtant il y avait un truc anormal qu'il sentait dans sa gorge, quelque chose qui venait de loin. Il le sentait. Impossible à définir mais certain que quelque chose était présent.

Il rentra dans la chaleur de son bar vidé du brouhaha habituel. Tables et chaises immobiles faisaient les sentinelles de la garde royale à Buckingham Palace devant les cocardes et autres fanions à l'effigie de la Grande-Bretagne. Il coupa la lumière extérieure, puis intérieure, avec seulement une lampe au bar. Il rangea nonchalamment le comptoir mais s'aperçut qu'une ombre tenace dans le coin de la baie vitrée s'approchait très lentement. Ce truc anormal que son instinct avait discerné, avançait inexorablement vers lui. Un rappel pernicieux venait heurter sa résilience, il perdit aussitôt appui cherchant sa corde de survie, tant il comprit que ce quelque chose d'anormal était en train de se révéler à lui. Il paniqua aussitôt, pensant que son mauvais œil venait de le rattraper.

AZIZ. Le nom était venu immédiatement se percuter contre sa mémoire. C'était peut-être maintenant l'heure de rendre des comptes, d'affronter son passé pour en finir une bonne fois pour toute. Son cœur cogna tellement fort qu'il sentit une vague de froideur submerger son être, sans pouvoir en arrêter la propagation. La peur panique gagna tout son être.

L'ombre menaçante se rapprochait sans fin démantibulant son angoisse en effroi, puis l'image floue se stabilisa enfin vers une netteté christique. C'est à cet instant précis que le sol se déroba sous lui instantanément.

Maintenant à genou, il eut du mal à reprendre possession de son esprit par la confusion qu'il y régnait, son corps suivit lentement. Puis une force soudaine le relava spontanément et il sortit.

C'était Nina.

On dit que le temps emporte tout dans les ténèbres de l'oubli mais parfois le temps s'arrête tout net, et dans le cœur des ténèbres on retrouve goût à la vie. Il s'avança vers elle comme au ralenti, poussé par l'élan invisible de cet instant fragile qu'il ressentait d'une manière capitale pour sa destinée.

Elle était là, devant lui, aussi troublée, aussi hésitante à mettre en suspension son espérance depuis cet espace-temps où la vie vous passe dessus pour vous esquinter.

Qu'importe alors si il vous reste des ecchymoses et des cicatrices, l'amour indéfinissable qui relie deux êtres entre-eux attise une impatience sur leur sentiment respectif.

La vie venait de remettre le compteur à zéro, et dans son éternelle sagesse elle ouvrait une nouvelle parenthèse à écrire. Il oublia aussitôt le vide au-dessous de lui quand elle s'avança tout sourire avec l'infini se reflétant derrière elle. Son visage était marqué par la finesse de douces rides à la tendresse caressantes. Il était touché de la voir, de plonger dans ses yeux et de baigner dedans avec charme et quiétude.

Chacun s'avançait vers l'autre avec précaution pour ne rien perdre de cet instant et de leurs yeux qui se reconnaissaient dans chaque sensation, dans chaque sentiment brûlant à l'intérieur comme une nouvelle flamme de vie. Il avait dû tout oublier pour survivre, il était temps à présent de vivre réellement.

Lucas était ému et bouleversé par une multitude d'émotions incontrôlables. Sa pensée parlait la même langue que son cœur, et devant Nina à présent tout devenait limpide. Désormais seul et face à eux-mêmes dans ce vertige de l'amour, sans ressentir une seule seconde le froid épais de la nuit et son silence absolu, le temps se figea dans un instant de pureté cristalline, qui aurait même pu les tenir éveillés jusqu'au levée du jour, sans que cela ait eu la moindre incidence sur leur union. Ils étaient tous deux hypnotisés par ce trop-plein d'émotion, qui emmêlait leur force oppressante et leur tendresse infinie dans une boule de feu qui remontait à travers leurs corps vieillissants. Faisant miroiter à l'intérieur une explosion d'extase avec laquelle ils ne purent contenir leurs larmes, qui coulaient déjà à flux continu comme des filaments d'amour.

Oui tout devenait clair parce que ce quelque chose qui lui manquait depuis toujours, était réel, et prenait vie dans son cœur en tapant aussi follement que lors du premier baiser. Même si l'usure du temps les avait éloignés l'un de l'autre, ils s'aimaient depuis toujours. La vérité était là à s'agiter devant eux comme une gamine emplie d'espièglerie. Ils étaient alors tous deux rassérénées de le ressentir aussi fortement. Aucun mot ne sortait de leur bouche, ils le déchiffraient simplement au fur et à mesure de la lecture que leurs yeux en traduisait la poésie. La douceur du liquide lacrymal s'écoulait comme la passion qu'ils propageaient dans l'intensité de leurs regards remplis de tendresse. Leur mains s'unirent enfin, et la caresse de la main de Nina qui venait de se détacher délicatement jusqu'à caresser sa joue, laissa l'empreinte éternelle qu'il avait attendu cet instant toute sa vie durant, comme étant la parfaite douceur charnelle à laquelle il serait rattaché à tout jamais.

Il aima lire dans le fond de ses yeux qu'il était unique, et qu'ils formaient un être indivisible. Quand elle se blottit enfin tout contre lui, il comprit que son amour serait la protection qu'elle chérirait à chaque fois que leurs corps se retrouveraient amant.

Il sentit en lui un frisson de désir atteindre chaque parcelle de son corps quand la pureté de sa bouche s'avança contre la sienne en un baiser magique, inoubliable à jamais comme le premier, et le soulagement de reconnaître l'unique fille qu'il chérira d'amour toute sa vie durant.

# **FINE**

**Pour Hélène, avec tout mon amour.**

## Ils ont dit du WallaBirZine :

« Vous ne pouvez pas vivre dans le mensonge. Vous devez suivre votre cœur. » Paul Weller

« il n' y a rien de mal avec la mélancolie. C' est une couleur importante pour l'écriture. » Paul McCartney

« La musique est le refuge des âmes ulcérées par le bonheur » Emil Cioran

« Ma main s'enivre de plaisir de palper ton corps électrique. » Charles Baudelaire

« Les pleurs d'un homme coulent dans son ventre. » Proverbe Rwandais

« J'ai crevé l'oreiller - J'ai dû rêver trop fort. » Alain Bashung

« Plus fort que l'alcool, plus vaste que nos lyres, il fermente les rousseurs amères de l'amour. » Arthur Rimbaud

« Il n'y a d'indispensable que les choses inutiles. » Francis Picabia



Retrouvez le Wallabirzine sur le web :  
<http://wallabirzine.blog.free.fr/index.php?>